

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :

UN AN - - - - \$2.00
SIX MOIS - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal
TEL BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - - Quinze francs
Six mois - - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.



MME ADAM, d'après un portrait de Elameng

SOMMAIRE

SIMPLE ADIEU (<i>poésie</i>).....	MARTHE DUPUY
LE LIVRE DE MADAME ADAM.....	FRANÇOISE
A PROPOS DU SONNET D'ARVERS.....	ED. FABRE-SURVEYER
LA NUIT DE NOCES.....	LOUYSE DE BIENVILLE
CORRESPONDANCE.....	LAURE CONAN
APRES L'AVOIR ENTREVUE (<i>poésie</i>).....	LOUIS PARC
TRAITEMENT DE L'ALCOOLISME.....	
UN PEU DE JUSTICE.....	FRANÇOISE
A SA DOUCE MÉMOIRE.....	ADELE BIBAUD
LE CARNET INTÉRESSANT.....	LE CHERCHEUR
LE COIN DE FANCHETTE.....	FRANÇOISE
PROPOS D'ETIQUETTE.....	LADY ETIQUETTE
BIBLIOGRAPHIE.....	
PAGE DES ENFANTS.....	TANTE NINETTE.
UNE REINE DES FROMAGES ET DE LA CREME, feuilleton (<i>suite</i>).....	Mme LONGGARDE.

THEATRE NATIONAL FRANCAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau Prop

GRANDE OUVERTURE Semaine du 8 Août

Le drame chrétien

QUO VADIS

Où Vas-tu ?

REBUTS : Mmes H. Moret, M. Devoyod, MM. Fertinél, Nangys, Dhavrol, Laby.

Prix } Matinée, 10, 15, 20, 25 et 30c.
 } Soirée, 10, 25, 35, 40 et 50c.

N. B.—Les enfants âgés de moins de 5 ans ne sont pas admis aux représentations.

EDMOND GIROUX, Jr.

Pharmacien Chimiste

Edifice du Monument National
216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628.

Spécialité : Ordonnances des Médecins.

Fleurs Fraîches !

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE. CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse.

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 Rue St-Laurent, Montréal

Essayez le Polisseur CANDO pour argenterie
Demandez un échantillon.
TÉL. BELL, MAIN 2106.



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electrifité.

Institut Dentaire Franco-Américain

162 Rue St Denis, Montréal

Bell Est 1744

Elixir Iodo-Tannique Glycerophosphate "Gagner"

Tonique reconstituant du système nerveux et osseux

CONTRE;—Neurasthénie anémie, rachitisme, Tuberculose, faiblesse musculaire, débilité générale, etc

Dosage.—Chaque cuillerée à soupe contient : 0.25 centigrammes de glycerophosphate de soude, 0.02 centigrammes d'Iode, combiné à 0.15 centigrammes de Tannin.

Mode d'emploi.—Adultes, une cuillerée à soupe aux repas; enfants, une à deux cuillerées à thé.

Seul Depositaire PHARMACIE GAGNER Coin des rues Ste-Catherine et St-Denis MONTREAL

Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

LETRES DU P. DIDON à Mademoiselle Th. V. 27e édition. 1 vol. in-12 0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12 0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12 0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12 0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'Eglise de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12 0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone). 1 vol. in-12, illustré. 0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 vol. in-12 0.88

Librairie Beauchemin

(à responsabilité limitée)

256 Rue St-Paul, Montréal.

POUR BIEN RECEVOIR

Vos amis, ayez toujours les

Vins Porto & Madère

—DE—

BLANDY FRERES.

Seuls agents à Montréal :

LAPORTE, MARTIN & CIE.



SPECIALISTE

BEAUMIER

Médecin et Opticien

A l'Institut d'Optique

Examen GRATIS des Yeux

1824 Ste-Catherine

Coin Ave Hôtel-de-Ville Montréal.

Est le meilleur de Montréal comme fabricant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc., A ordre, garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars Urbains arrêtent à la porte.
AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15 cents par piastre pour tout achat en lunetterie.

QUBRY FRERES Photographes

10 Cote St-Lambert, Montréal

NEURASTHÉNIE, FAIBLESSE GÉNÉRALE, SURMENAGE, RACHITISME, SCROFULOSE, DIABÈTE, CONSOMPTION, ETC.

Grano-Lécithine Lachance
LA LÉCITHINE NATURELLE, EXTRAITE DU JAUNE D'ŒUF, RENFERME LE PHOSPHORE SOUS CETTE FORME ORGANISÉE ÉMINEMMENT ACTIVE, QUI CARACTÉRISE LES MÉDICAMENTS ÉLABORÉS PAR LES ÊTRES VIVANTS.
SE TROUVE DANS TOUTES LES PHARMACIES. LE FLACON DÉPOSITAIRE PH^{ce} LACHANCE, MONTREAL. 50¢

CONSOMPTION

CAPSULES
GRESOBENE

On ne se soigne plus avec les mêmes remèdes aujourd'hui. Les théories de Pasteur ont bouleversé les méthodes de traitement. Ainsi dans les maladies des voies respiratoires (TOUX, RHUMES, LARYNGITES, ASTHME, BRONCHITES, TUBERCULOSE) on emploie avec le plus grand succès le merveilleux anti-microbes les Capsules GRESOBENE qui renferment des produits balsamiques et antiseptiques d'une incomparable volatilité dont l'efficacité tient du prodige.

DEPOT. ARTHUR DECARY PH^{ce} 1600 St-Catherine. MONTREAL. et toutes pharmacies.
50¢ le Flacon. Monsieur Decary envoie gratuitement sur demande un livret COMMENT LUTTER CONTRE LES MALADIES DES POUMONS.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :

UN AN - - - - \$2.00
SIX MOIS - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.

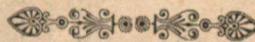
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - - - Quinze francs
Six mois - - - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.



Simple Adieu



*Lorsqu'on aura baissé ma dolente paupière,
Tu commenceras à m'aimer.
D'une voix grave ainsi qu'une oraison dernière
Tu chercheras à ranimer
Ma bouche sans sourire, et mon front sans pensée
Emacé par les douleurs.
Mais il sera trop tard... Impassible et glacée
Je dormirai parmi les fleurs ;
Et l'air sera très doux, et ce sera très triste.
Tu caresseras mes cheveux,
Près de la tempe, avec un linge de batiste,
En me murmurant des aveux...
Et puis l'on te dira : " Retirez-vous, c'est l'heure
Où le prêtre va la bénir."
Alors tu crieras : " Non ! Pas encore ! Demeure,
O toi que j'ai tant fait souffrir !
Réponds-moi, mon enfant, n'est-ce pas que tu dors ? "
Et mes lèvres resteront closes ;
Et tu t'éloigneras, courbé par le remords,
Et je m'en irai sur les roses.*

MARTHE DUPUY. (*)

(*) Marthe Dupuy est cette nouvelle poétesse, hier inconnue, au jourd'hui célèbre, qui vient de remporter le prix Sully-Prud'homme. — Note de la Rédaction.

Le Livre de Madame Adam

“ Tout livre écrit par une de nos contemporaines nous réserve des surprises ”, disait récemment Marcel Prévost, de l'œuvre de Mme Leblanc-Maeterlinck, *Le Choix de la Vie*.

Il est une surprise, cependant, que le dernier livre de Mme Adam, *Mes premières armes littéraires et politiques* ne nous donne pas : c'est celle de le trouver plus ou moins intéressant que nous ne nous l'étions imaginé. Tel le premier volume de ses intéressants mémoires, *Le Roman de mon enfance et de ma jeunesse* nous l'avait fait espérer, tel nous l'avons lu ce beau livre illuminé d'intelligence et de bonté, plein d'études vivantes, d'un intérêt très vif auquel s'ajoute encore l'autorité d'un témoignage indiscutable.

Autant de pages, — elles comptent au nombre de plus de quatre cents, — autant de sujets nouveaux à notre curiosité. Cette reconstitution d'une époque intéressante, et si proche de nous qu'il semble que nous n'ayons qu'à allonger la main pour la saisir, s'impose à l'attention de tous, et le monde contemporain revoit avec satisfaction quelques unes des grandes intelligences qui ont éclairé le passé et projeté leurs lumières jusque dans l'avenir.

Le Roman de mon enfance et de ma jeunesse se terminait au mariage de Juliette Lambert à M. La Messine, union triste et malheureuse qui ne devait apporter à notre héroïne que la joie, — “ la plus grande de sa vie ” — d'être mère, d'une petite fille, appelée Alice. Cette enfant, que nous retrouvons souvent au cours du récit, qui combla, — ainsi qu'il est facile de le constater, — tous les vœux de sa mère, devait épouser plus tard, un célèbre chirurgien de Paris, bien connu de réputation au Canada : le docteur Segond.

Mes premières armes politiques et littéraires débutent donc avec la carrière mouvementée que devait suivre dorénavant la jeune femme dans le

monde des lettres et de la diplomatie. Il est excessivement amusant de lire à quelle occasion Mme Adam fit ses premiers pas dans le journalisme et la littérature. Alphonse Karr, le correspondant du *Siècle*, écrivit dans ce journal un article contre l'horrible mode, régnant alors suprême, de porter la crinoline.

“ Il n'y a pas une seule et jolie femme en France, disait-il, qui ne porte de crinoline. ”

Or, Juliette La Messine, trouvant la mode grotesque, s'y était constam-

suite un résultat quelconque à sa démarche. Sa lettre paraît-elle ? n'y ferait-on qu'une simple allusion ou la dédaignerait-on tout à fait ?

Elle ne recevait pas même le *Siècle*, mais une de ses amies, Pauline Barbeaux, dans le secret, interrogeait pour Juliette La Messine, chaque numéro du journal.

Un matin, “ Pauline entre, pâle, se tenant à peine. Le *Siècle* tremble dans sa main.

— Elle y est, Juliette, elle y est toute entière !



MME ADAM, d'après un portrait de Flameng.

ment dérobée. Et Dieu sait, si la jeune femme, que les Encyclopédistes ont déclaré alors la plus belle femme de l'Europe, avait le droit de protester.

Elle écrivit donc à Alphonse Karr une spirituelle réponse à sa boutade, — qu'elle ne signa pas — et dans laquelle elle parla non seulement de l'horrible cercle d'acier, mais des devoirs bien compris de la femme dans le monde.

Le cœur battant, elle attendit en-

— Tout entière !

“ Nous sommes là, continue Madame Adam, nous regardant, chacune tenant un bout du journal. Nous prenons deux chaises que nous approchons l'une de l'autre. Nous déplions le *Siècle*. Ma lettre y est bien toute entière ! Je la lis, Pauline la relit. Pas un mot n'a été changé !

J'éciate en sanglots, Pauline pleure. Notre petite Alice, qui joue à terre sur un tapis, pousse des cris de désespoir en voyant nos larmes. Je

songe à ma grand'mère, à ma bien-aimée morte, et je m'écrie :

“ Grand'mère, je serai un écrivain ! ”

J'envoie l'article à mon père et lui explique ses pourquoi.

— Enfin, me répond-il, je vois là une promesse de talent... ”

Comme tout cela est gracieusement, prestement raconté.

Sa rencontre avec Meyerbeer, au milieu d'un bal costumé dont nous avons déjà appris quelque chose, a toute la saveur voulue. Ce fut pour le vieil artiste, le coup de foudre.

Mais la grâce et les charmes de Juliette La Messine, costumée ce soir-là en Velléda, lui firent peur.

— Elle est trop belle, disait-il, je ne veux plus la revoir.

Et Meyerbeer disparut après quelques paroles balbutiées dans la plus grande gêne.

“ Durant des mois, écrit Mme Adam, tous les matins je reçus un petit bouquet de violettes, le premier accompagné de ces simples mots : “ Souvenir ému à Velléda. Meyerbeer. ” — Plus tard, il m'envoya une loge pour la première représentation du *Pardon de Floërmel*, mais je ne le revis jamais. ”

Nous touchons au moment où la célébrité naissante de Juliette La Messine allait s'affirmer par une action d'éclat. Animée d'une noble indignation pour les injures grossières de Proud'hon, dans la *justice de la Révolution*, envers George Sand, Mme la comtesse d'Agoult (Daniel Stern) et ses intransigeances contre notre sexe, elle écrivit les *Idées anti-Proud'honiennes* qui devait causer une si grande commotion et un si durable retentissement.

— Il faut que des femmes, disait-elle, soient défendues par une femme.

Mais il arriva une chose qu'on n'avait pas prévue : les libraires refusèrent le manuscrit, ne voulant pas l'imprimer. Proud'hon était tout-puissant et tous redoutaient son verbe railleur et d'une force terrible.

Le jeune écrivain s'adressa d'abord à Michel Lévy. Cette page est à citer :

“ Je me présentai d'abord chez Michel Lévy avec mon manuscrit élégamment enveloppé et un petit

porte-feuille contenant mon billet de mille francs.

J'entre et demande à parler à M. Michel Lévy.

— Pourquoi ?

— Pour un livre à éditer.

L'employé à qui je m'adressais me toisa.

M. Michel Lévy, sortant de son cabinet, donnait un ordre bref, et comme il allait rentrer :

— Voilà une demoiselle, dit l'employé, — et de quel ton ! — qui vient pour faire éditer un livre d'elle par la maison.

M. Michel Lévy me regarda en souriant :

— Le sujet de ce livre ?

— C'est une réponse aux attaques de la *Justice dans la Révolution*, sur George Sand et Daniel Stern.

— Et cette réponse est... de vous, mademoiselle ?

— Madame, monsieur.

— Et vous avez l'intention de faire éditer *cela* par la maison Michel Lévy ?

— Oh ! monsieur, je comprends que je dois faire les frais de mon premier volume, et si vous voulez bien le lire...

— Inutile, madame.

— Comment, sans savoir, vous décidez ainsi ?

— Oh ! je vois parfaitement ce que doit être votre... œuvre en vous regardant, répliqua Michel Lévy ; jugez-en, mon cher Scholl, ajouta-t-il, parlant à quelqu'un qui entra et lui soumettant ma demande.

— Ce serait vraiment dommage que madame devint un vulgaire bas bleu, et vous avez bien raison de la décourager, mon cher Lévy, répondit Aurélien Scholl. Elle a mieux à faire...

Et je quittai la librairie Michel Lévy, furieuse, le cœur très gros et ma personne littéraire bien humiliée.

J'allai d'éditeur en éditeur, toujours refusée, chez huit des plus grands. Je m'adressai même à Garnier, l'éditeur de Proud'hon ; il fut le plus poli de tous et me dit : “ Vous voudrez bien comprendre que cela ne se fait pas.

J'écrivis à Hetzel, qui était alors exilé à Bruxelles. Il me répondit :

“ Ou votre livre est très mauvais, ou vous vous mouchez dans un mouchoir à carreaux, et il se peut que vous prisiez. Je ne crois pas à une

femme probablement laide et très mûre, le droit de défendre contre Proud'hon la jeunesse de George Sand et de Daniel Stern, ni leur situation aujourd'hui. Vous les exposeriez au ridicule, et elles vous en voudraient mortellement, car Proud'hon, à n'en pas douter, vous répondra. ”

Voilà à quelles erreurs mène trop souvent le jugement des hommes.

Enfin, un petit libraire tout à fait inconnu, se chargea d'imprimer le livre, qui eut, dès son apparition, le succès que l'on sait.

Sur un volume expédié à Hetzel, l'auteur écrivit en dédicace : Une jolie femme à un malotru.

Une défense si brillante et si forte eut pour premier effet de mettre sur le chemin de la jeune apologiste deux grandes amitiés : celle de Mme la comtesse d'Agoult. (Daniel Stern) et celle de George Sand.

Mme d'Agoult, écrivit à l'auteur après avoir lu son livre :

— Il étonnant, monsieur, que vous ayez pris un nom de femme, quand nous, femmes, nous choisissons des pseudonymes d'hommes.

Ce à quoi, Juliette La Messine répondit qu'elle était femme et bien femme, lui semblait-il.

Malheureusement on ne pouvait être l'ami de Daniel Stern et de George Sand à la fois, car les deux femmes de lettres étaient irrémédiablement brouillées. Mme La Messine fréquenta longtemps les salons de Mme d'Agoult avant de connaître George Sand dans l'intimité, et ainsi que l'écrivit Mme Adam, “ je ne pouvais aller à George Sand, avoir cette joie, que le jour où j'aurais le chagrin de me brouiller avec Mme d'Agoult. ”

A propos des relations étroites qui existèrent pendant longtemps entre Mme d'Agoult et Mme La Messine, je remarque, avec empressement, les témoignages d'admiration sincère portés par Mme Adam à Mme d'Agoult. Voyez comment, dans un grand élan désintéressé et au-dessus de l'envie, elle signale un des triomphes littéraires de sa rivale en lettres :

“ Mme d'Agoult a fait un très beau livre, *Florence et Turin*, dont on parle dans tous les milieux. Quand je cueille un bel écho de son succès, j'ai une grande joie à courir le lui dire. ”

N'est-ce pas que ce mot peint bien toute la femme ?

Nous assistons encore au défilé des célébrités, amis ou connaissances qui passent dans le dernier livre de Mme Adam, tels que, Jules Grévy, Littré, Carnot, Challemeil-Lacour, Madame Ackermann, la célèbre poétesse, Listz, Wagner, Mérimé, Girardin, Renan, Mme Coignet, Mlle Clémence Royer, la plus grande savante de notre temps que j'ai eu l'avantage de connaître à Paris, en 1900, Taine, Edmond About, Thiers, Sarcey, Jules Simon, Berlioz, Lamartine, Chateaubriand, et combien d'autres sans compter Bismarck et Gambetta !

La première rencontre entre Juliette Lamber et celui qui devait exercer une si heureuse influence sur sa destinée, est assez plaisante.

Il ne lui plut pas et elle ne prit aucun soin pour le lui cacher.

Et lorsque Mme d'Agoult vint lui dire que Edmond Adam désirait lui être présenté :

— Oh, non, non, dit elle, ma grande amie, je vous en prie.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il me déplait prodigieusement.

Et Juliette Lamber se glissa hors du salon.

La persévérance est chose très

lettre qu'elle le prie de lire à Juliette Lamber, ne voulant pas, dit-elle, " que le brave cœur qui a pris sa défensive ne reste pas sous l'impression des vilénies qu'on débite depuis *Elle et Lui*." Et là-dessus, Hetzel raconte à Juliette Lamber que Musset lui-même dans un moment d'épanchement, lui avait confié que leur amour était tout intellectuel. " C'était sa tête qui aimait ma tête, " avouait Musset.

Ceci écrit avant la correspondance que vient de faire paraître Félix Décois prouvant absolument le dire de Musset est un témoignage qu'on ne peut suspecter en faveur de la bonne foi de George Sand.

Rien ne saurait dépasser le charme de la description de ce beau golfe Juan où Juliette Lamber et sa petite fille vont planter leur tente, chaque année, pour quelques mois. C'est à se croire, devant " la mer bleue, le ciel bleu, " dans " la Grèce Azurée " dont elle a appris à aimer, sans les connaître, les " paysages virgilliens, " et dont elle a gardé dans son âme athénienne les éblouissants mirages.

" La voilà donc, peut-elle s'écrier, cette mer qui ne ronge pas son rivage, mais se plaint doucement de le voir fuir sans cesse !... Ne suis-je pas en Hellénie ! "

Et la petite Alice partage l'extase de sa mère et s'absorbe dans la contemplation d'un oranger. " Elle tire, tire et entre au salon avec sa branche cassée et son orange, criant :

" Elle est en vrai ! "

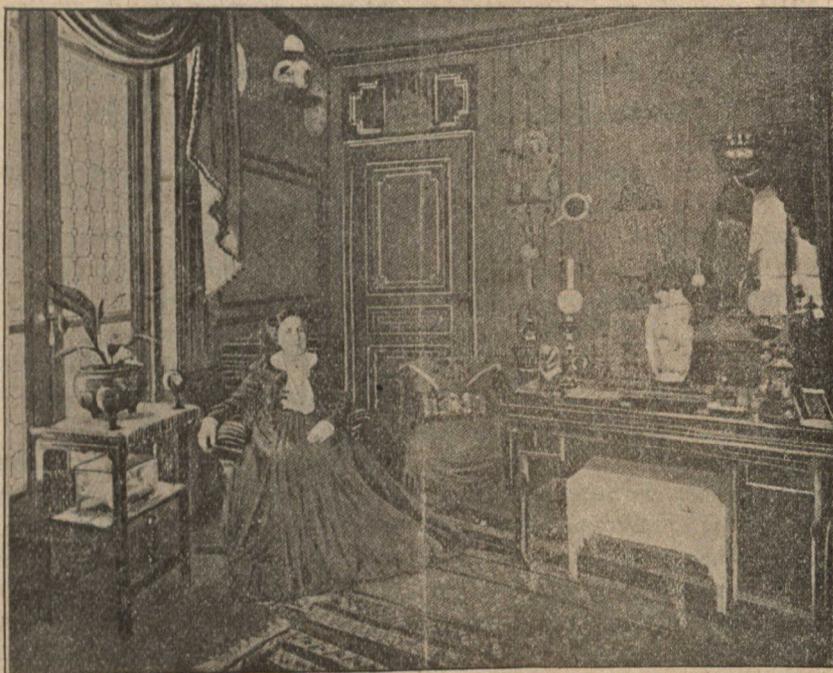
Pathétique, le laconisme de Berlioz à qui, après un insuccès non mérité, Juliette Lamber envoie, pour le consoler, des fleurs du golfe Juan.

Sans remercier, il répond par ce mot : " Était-ce la peine ? " et signe Berlioz.

Mais je m'arrache à cette lecture entraînant, autrement, il faudrait tout citer.

Mes premières armes politiques et littéraires se terminent aux approches de 1870. C'est donc une promesse que d'autres mémoires vont bientôt suivre ceux-ci.

Nous y verrons, sans doute, la part très large que Mme Adam prit à la fondation de la République, dans ce



Le cabinet de travail de Mme Adam.

C'est une période éblouissante qui s'étale à nos yeux, et les personnages, malgré le rapide passage de quelques-uns, apparaissent en pleine lumière dans des anecdotes, des discussions ou des réparties qui donnent un vif relief à chacun d'eux.

Dans l'intervalle, Mme La Messine, pour se soustraire aux ennuis causés par un mari in-supportable et jaloux de sa gloire littéraire, adopte pour signature à ses écrits, le nom de Juliette Lamber. C'est son nom de jeune fille, sans le t final. Et c'est le pseudonyme qu'elle gardera toujours même après son second mariage avec Edmond Adam.

recommandable, en amour comme en tout autre chose ; bientôt les attentions répétées d'Edmond Adam, homme vraiment supérieur et dont on a dit qu'il était " de l'or en barre " eurent raison des antipathies de Juliette Lamber, et plus tard elle n'hésita pas à lui confier le bonheur de sa vie.

Un passage du livre de Mme Adam très palpitant, à mon avis, à cause de l'actualité que vient de lui donner la publication des lettres jusqu'ici inédites de George Sand et de Musset, est celui où Lélia, tant de fois accusé d'avoir trahi le chantre des *Nuits*, à Venise, écrit à son éditeur Hetzel une

A PROPOS DU SONNET D'ARVERS

fameux salon où l'on organisait et renversait les gouvernements.

Car, on ne saurait exagérer l'influence énorme qu'eut Mme Adam sur la politique de son temps. Et sur la littérature à laquelle elle contribua, non seulement par ses œuvres et par La Nouvelle Revue, mais par les encouragements et la toute-puissante protection qu'elle accorda à des écrivains de talent qui lui doivent aujourd'hui, leur célébrité.

Pour tous ceux qui l'ont approchée, comme pour les générations futures, elle est et restera la Grande Française qui aime le Bien, le Beau et la Patrie.

Pour moi, le privilège d'avoir été accueillie avec tant de bienveillance par Mme Adam, d'avoir assisté à ses réunions littéraires du dimanche dans son splendide hôtel de la rue Juliette Lamber, demeurera toute ma vie dans mon souvenir et dans mon cœur.

FRANÇOISE.

Un abonné du Journal de Françoise nous envoie, relativement à ce que nous avons déjà écrit sur l'aristocratie française de Saint-Louis, les lignes suivantes, détachées de l'*Ainslie's Magazine* :

“ Il y a à la tête de la société de Saint-Louis, le clan des vieilles familles françaises. Cet élément est puissant dans la ville et bien que Bonaparte ait vendu ce territoire, il y a plus de cent ans, pour quelques sous à peine, le Français y gouverne encore, dans une certaine mesure.

Naturellement tous ces Français sont des Américains et gens du Missouri, mais leur nom gaulois a survécu et règne suprême dans la vie sociale. Ces noms ont été donnés à des rues, à différents quartiers — tels que Cabane et Carondel—voire même à des cimetières.

“ Posséder un nom et du sang français suffisent à Saint-Louis pour vous donner un passe-port à la société la plus exclusive de la ville. On ne demande pas la richesse — mais d'être bien né, et il suffit à monsieur et madame Un Tel d'avoir un peu de sang français dans les veines pour être admis partout et aspirer à tout ce qu'il ou qu'elle désire. Le sang à St-Louis, s'il s'y mêle quelques gouttes de sang français est plus épais que l'eau.”

Dans l'avant dernier numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE, M. Fréchette nous donne de curieux détails sur Félix Arvers, son fameux sonnet, la muse qui est censée l'avoir inspiré et quelques-uns des poèmes qu'il inspira à son tour

La vie d'Arvers appartient moins à l'histoire qu'à la légende. Cependant son bagage d'auteur dramatique est assez considérable et il fut deux fois le collaborateur de Scribe. Malgré cela il ne sera toujours que “ l'auteur du sonnet ” à moins que la postérité, à l'instar d'un journal amusant, ne l'appelle “ l'inventeur des bot'es ” (des bottes à revers, bien entendu).

Quant à la réponse au sonnet citée par M. Fréchette, je me rappelle avoir lu dans le *Figaro*, en janvier 1897, un sonnet qui ressemblait fort à celui de M. Aigoïn, et que ce journal attribuait gravement à Madame Ménessier-Nodier elle-même.

Il est difficile de parler du sonnet d'Arvers sans mentionner la belle traduction qu'en fit Longfellow. C'est une reproduction fidèle de l'original, et si elle lui est inférieure, il faut dire, avec M. Fréchette, que la faute en est à la langue, non au poète.

Voici cette traduction :

My soul its secrets hath, my life too has its mystery,
A love eternal in a moment's space conceived,
Hopeless the evil is, I have not told its history,
And she who was the cause nor knew it nor believed.

Alas ! I shall have passed close by her unperceived
For ever at her side and yet for ever lonely
I shall unto the end have made life's journey, only
Daring to ask for naught, and having naught received.

For her, though God hath made her gentle and endearing,
She will go on her way distraught and without hearing
These murmurings of love that round her steps ascend,

Piously faithful still unto her austere duty
Will say, when she shall read these lines full of her beauty : -
“ Who can this woman be ? ” and will not comprehend.

Après relecture, j'en arrive à trouver que, sauf peut-être le septième vers, la traduction égale l'original. Elle a même sur lui l'avantage d'éviter les répétitions signalées par les puristes.

Le sonnet d'Arvers n'a pas excité seulement les imitateurs et les traducteurs. Il a inspiré les compositeurs, entre autres M. Charles-Marie Widor, l'organiste de St Sulpice, qui l'a mis en musique, religieusement, pourrais-je dire. Il a enfin eu la suprême consécration de la gloire : il a été parodié !

Des nombreuses parodies qu'il a pu inspirer, je citerai la dernière en date, et je crois pouvoir le dire sans hésitation, la plus parfaite. Elle est de M. Jean Gondeski.

“ C'est peut-être un blasphème, et je le dis tout bas, ” mais je trouve la parodie—dans son genre s'entend—aussi remarquable que l'original.

Le parodiste met en vers les impressions d'un malheureux paysage exposé régulièrement à tous les Salons, et qui ne parvient pas à attirer les regards du jury :

SONNET D'ART VERT.

Ma toile a son secret, mon cadre a son mystère :
Paysage éternel, en un moment conçu,
Suis-je un pré ? Suis-je un bois ? Hélas ! je dois le taire,
Car celui qui m'a fait n'en a jamais rien su.

Ainsi je vais passer encore inaperçu,
Toujours assez coté, mais pourtant solitaire,
Et mon auteur ira jusqu'au bout sur la terre,
Attendant la médaille et n'ayant rien reçu.

Le public, quoique Dieu l'ait fait gobeur et tendre
Va filer devant moi, rapide, sans entendre
Malgré mon ton gueulard, mes appels sous ses pas.

Au buffet du Salon, pieusement fidèle,
Il va dire, en buvant son bock tout rempli d'ale :—
“ Quels sont ces épinards ? ” et ne comprendra pas !

Sur ce, je retourne à mes occupations quotidiennes, implorant l'indulgence pour ce retour passager, hélas !.. à la littérature.

Montréal, juillet 1904.

ED. FABRE-SURVEYER.

La Nuit de Noces

Ce soir-là, dans le coquet et verdoyant village de St-D....., le soleil se couchait splendide, rougeoyant orgueilleusement dans la vapeur grise du crépuscule, terrible presque dans son horizon sanglant aux teints multiples d'ors enrougis, changeantes d'allures et de contours sur le fond bleui du ciel. Formes capricieuses et altières du jour mourant, parlant aux yeux, aux sens, à l'âme ! éloquence insinuante de la nature qui se faisait encore plus berceuse à cette heure vaporeuse qui terminait une période de plusieurs semaines. Fluide particulier d'alignissement lourd et voluptueux se vaporisant sur ce paysage fauve, glissant dans les veines une fièvre de sensibilité aux sensations surabondantes qui entraînaient l'espoir à ce spectacle féerique, fuyant mystérieux, semblable au rituel passionnant d'un culte sublime.

Nous étions assis, quelques sept ou huit, admirant silencieux, ce singulier crépuscule, hypnotisés jusque dans nos énergies dans une détente physique et morale, réelle lassitude extatique.

Le son d'un violon criard, qu'on accorde, vint rompre le charme de notre engourdissement et disperser aux quatre vents du ciel les fantômes mystiques de nos rêveries particulières, pour nous ramener brutalement dans le monde plus prosaïque des *no-cieux* d'à-côté : d'honnêtes voisins en train de fêter leur fille mariée du matin.

Nous entrevoyions son fin profil de blonde dans l'ouverture des croisées et son parler joyeux résonnait dans l'air en gerbes réjouissantes. De temps à autres les nouveaux époux venaient s'enlacer à la brise du soir, se promenant à petits pas sur la galerie qui entourait la maisonnette, pour rafraîchir leur front et brûler leurs lèvres, à la brune, et, cela sans gêne bien sûr ! On est franchement heureux aux fêtes du pauvre.

Deux vieux qui se berçaient devant la porte n'avaient pas l'air de se scandaliser du bonheur expansif de leurs enfants, ils semblaient au contraire deviser bien doucement et le mouchoir rouge de la vieille qu'elle portait souventes fois à ses yeux, nous disait le *crescendo* de leur attendrissement, c'est des larmes de joie qui tombaient là dedans !! les souvenirs bénis du bon vieux temps....

— Tiens, et la noce que nous oublions ! Elle est gentille n'est-ce pas, la petite épouse ? s'exclama une voix.

— Oui, répartit une brune jalouse. Mais un peu gas tout de même ! avec ses gestes hardis, sa voix vibrante et ses cheveux couleur de blé qui frissonnent au vent comme ses idées. On n'est pas plus légère !

— Vous la calomniez, ma chère, c'est l'excès de ses qualités que vous exagérez : est-il rien de plus jeune sous le soleil que cette frimousse-là ? Ne lui faites donc pas un péché de rire souvent avec des dents pareilles, rangées de perles qu'envierait une princesse ! C'est le contraire qui se serait mal, même si la prison devait être ces lèvres rouges de gourmande que vous lui connaissez.

— Oui, jolie et gaie, soit, mais folâtre, inégale d'humeur et vaniteuse, je plains tout de même le mari, sa femme fut-elle *le plus beau batron* du village et de la paroisse, comme il l'a crié à tous ceux qui ont voulu l'entendre.

— Matin, murmura le seul masculin de la société, voilà un *canayen* qui n'est pas à plaindre. La conversation aigre-douce de ces dames me dit assez le mérite de la demoiselle !

Durant cet entretien édifiant un jeune homme d'apparence élégante était venu s'accouder sur la clôture, dans la pénombre du feuillage et je me disais à part moi : qu'est-ce que ce particulier-là peut venir chercher dans notre atmosphère ?

Les autres discutaient des qualités requises chez les jeunes filles à marier,

sur un ton indiquant l'intérêt, la conviction et même la passion. Je les laissai à leur éloquence pour reprendre *in petto*, le cours de mes idées. J'essayai de prévoir l'avenir moral des nouveaux mariés d'après l'allure physique de ces deux jeunesses.

Il faisait nuit maintenant. Le firmament avait repris la pureté bleue des soirs de clair de lune, je voyais la petite maison blanche du voisin, ruisselante de lumière, d'éclats de rire, de dances, de la gaieté débordante du peuple et je les trouvais heureux ces humbles dans leur allégresse rustique, leurs manières gauches et leur élégance naïve. Je songeais à la main rude des jeunes hommes serrant les mains enrougies des payses. Ça, c'était l'étreinte loyale besogneuse et féconde de la patrie. Ils s'aimeraient ceux-là tous, leur futilité n'aurait que des éclairs ainsi que les mariés d'aujourd'hui, ensuite toute la vie, le travail de la terre, l'obscur labeur des champs, l'auguste tâche de la postérité, les modestes besognes qui sont les soliveaux de la prospérité nationale, la robustesse des croyances naïves et têtues qui seules font les nations glorieuses et victorieuses, parce que rien n'ébranle le roc des préjugés populaires quand il s'agit de croyances, d'amitiés ou de haines transmises de pères en fils ; ni le progrès, ni la science.... dont les orgueilleux sommets se rapprochent trop hélas, de la roche Tarpéienne.

J'en étais-là de mes réflexions, lorsque je vis une ombre surgir de notre jardin, traverser la pelouse et gravir le perron de notre voisin. Soudain un cri rauque, aigu, terrible fendit l'air, nous glaçant le sang dans les artères. Rires, musique, chants, tout cessa soudain et, nous entendîmes un bruit d'imprécations, de clameurs d'effroi tandis qu'un homme échevelé sortait de la maison en courant avec cette prestesse insensée qui pousse vers l'attirance du vide le malfaiteur, l'assassin, toutes les victimes de la terreur

L'inconnu bondit de clairières en clairières, de feuillages en feuillages pour disparaître dans la profondeur de la rivière dont le clapotement et les éclaboussures nous apprirent que le malheureux échappait à la justice des hommes pour se heurter à celle de Dieu.

Les jurons des invités, qui avaient suivi le meurtrier sans l'atteindre, s'entrecroisaient effroyables, diaboliques sur cette agonie maudite.

A l'intérieur de la maison, la petite mariée toute blanche ne donnait aucun signe de vie. Les yeux grands ouverts, dans la terreur convulsive d'une vision terrible ; les lèvres violettes et contractées avaient dû échapper des mots mystérieux, — qui sait, si ce n'était un nom jadis aimé et que la mort impitoyable était venu cueillir sur ces dents superbes.

Une plaie sanguinolente, ronde et mentue indiquait le chemin qu'avait suivi la balle meurtrière. Hâtivement sur le théâtre de cette tragédie inattendue, nous nous essayâmes à donner aux infortunés parents soins et consolation en cette nuit de deuil et de détresse.

Le mari désespéré, farouche, sanglotait comme un petit enfant qui se sent délaissé ! n'ayant, le pauvre, qu'une pensée, qu'un instinct. Maudire, maudire à jamais ce gueux qui lui avait ravi sa bien-aimée... toutes ses espérances des lendemains, rêvés ; toute sa chère joie d'aimer qui lui serait venue d'elle... et, je le voyais pâlir, blémir dans sa rage impuissante contre le monstre qui était venu lui arracher de ses bras la femme adorée.

On ensevelit la morte dans le grand salon et cette figure charmante reprit dans l'éternelle sérénité, toute sa grâce première ; le sourire revint à ses lèvres décolorées. Mais combien transformé, adouci, transfiguré ! ses mains restées belles, car c'était une capricieuse enfant, fantasque et vaine en sorte qu'elle n'avait guère peiné chez ses parents et que ses mains étaient blanches et qu'ainsi croisées pieusement sur sa taille frêle elles offraient le symbole d'une fierté touchante. Tout son corps allongé, grandi dans la mort avait acquis une distinction suprême, tenant plutôt de l'ange que de la créature mortelle.

Elle semblait sourire à de lointaines visions... que regardait-elle au dedans de ses paupières cernées par l'ombre auguste ?

Mystères des au-delà !
Nageait-elle déjà dans les sphères paradisiaques, la pauvre enfant morte sans prières, sans extrême-onction et tressillante de ses pensées d'amour...
Où donc pouvait voltiger cet esprit ? dans quelle solitude ou quel ciel ?

Et lui, l'assassin jaloux qui n'avait pas craint d'ensanglanter une robe nuptiale pour qu'elle ne fut pas la créature d'un autre, dans quel enfer prodigieux, hideux, exécrationnel, clamait-il son amour stérile ?

Désunis dans la vie, désunis dans la mort, qu'étaient donc venus faire sur notre planète, ces malencontreux amants, victimes de la passion humaine ?

Et l'éternelle justice qui plane sur les sombres destinées est le problème cruel et toujours renouvelé qui palpite dans le continuel pourquoi des choses. Pourtant cette même justice qui engoisse si fort les uns, rassérène singulièrement les autres qui l'adjurent et l'appellent et l'espèrent comme la souveraine douceur, la légitime récompense au terme d'existences de luttres, de souffrances et de larmes.

LOUYSE DE BIENVILLE.

Août 1904.

Correspondance

Malbaie, 13 juillet 1904.

Madame la Directrice,

Décidément, on va substituer au gracieux nom de Pointe-aux-Pics, si heureusement trouvé par nos ancêtres, l'affreuse Pointe à Pic inventé par les touristes anglais.

Voyez *La Presse*, *La Patrie*, *Le Journal*, etc.

Ma chère Directrice, il faut protester.

LAURE CONAN.

Au Parc Sohmer où l'on donne depuis le commencement de la saison de brillantes représentations, pourquoi ne fait-on plus suivre le *God Save the King*, de l'air national canadien-français, *Vive la Canadienne* ? Il faut revenir aux bonnes traditions.

Après l'avoir Entrevue

(Vers libres)

(Poésie inédite)

A peine l'ai-je entrevue et depuis
Je sens en mon âme un désir étrange
D'aimer ou d'être aimé de ce bel ange
Dont le gracieux visage m'a séduit.

Elle est riche et belle, moi pauvre et laid
Hélas ! je n'oserai jamais lui dire
Ce qu'en tremblant a fredonné ma lyre
Quelques mots d'amour à peine rimés...

A peine l'ai-je entrevue et depuis
Je sens en mon âme un désir étrange
D'aimer ou d'être aimé de ce bel ange
Dont le gracieux visage m'a séduit.

LOUIS PARC.

Allez à Mille-Fleurs, allez aux sources de l'élégance et du bon goût, 1554, rue Ste Catherine.

Traitement de l'Alcoolisme.

Un abonné nous pose la question suivante relativement à la cure de l'alcoolisme par M. le Dr. Mackay :

" 1° Etant donnée la dépression volontaire par abus intermittent de l'alcool, mais la lucidité intellectuelle persistant suffisamment pour avertir le malade de l'approche ou du danger d'une récurrence, le traitement du Dr. Mackay possède-t-il une efficacité assez prompte pour prévenir la catastrophe ? "

Certainement. Le traitement étant un remède à encore la puissance d'un préventif et pris à temps peut empêcher le retour de la crise. D'ailleurs ce traitement suivi à la lettre, enlève de l'organisme et le goût et le besoin de boire. Puis, le système nerveux se rétablissant, avec lui la volonté s'affirme davantage et la passion terrible est enfin maîtrisée.

Plusieurs personnes nous ont écrit pour féliciter LE JOURNAL DE FRANÇOISE de la part active qu'il prend à la guerre à l'alcoolisme ; ces encouragements nous sont précieux, bien que le contraire n'empêcherait pas le journal de continuer la tâche qu'il s'est assignée, et qui est de combattre de toutes ses forces le fléau de l'ivrognerie.

LE JOURNAL DE FRANÇOISE est à deviser un moyen, par lequel, les femmes qui éprouveraient une certaine gêne à communiquer directement avec l'Hôtel de Ville, pourraient s'adresser au bureau du journal même, où, sous le sceau de la plus inviolable discrétion, il leur serait donné toutes les informations voulues. Nous espérons

même pouvoir leur faire parvenir le remède et la prescription à suivre pour le traitement sans qu'elles aient à mentionner de nom à aucune autre personne qu'à une âme dévouée de leur sexe. C'est assez dire que nous voulons faire de la cause de la tempérance une OEVRE par excellence de régénération et de salut. Et nous comptons pour arriver au succès sur l'aide fidèle et sûre de toutes les femmes. Bientôt nous serons en mesure de donner de plus amples et de plus satisfaisants détails.

On ne doit pas perdre de vue que ces remèdes peuvent être administrés par un enfant : la femme pourra donc soigner son mari, son frère ou tout autre personne confiée à sa garde. La présence du médecin n'est pas nécessaire ; le Dr. Mackay envoie ses instructions avec les remèdes et les prescriptions sont faciles à suivre.

Un peu de pitié.

Se peut-il qu'il existe encore dans Montréal de grands établissements où l'on ne donne pas, au moins, une semaine de vacances à chacun de ses employés ?

Je l'ignorais jusqu'à hier, alors qu'en quittant la jeune demoiselle du comptoir, dans une maison de commerce à nom retentissant, je lui dis, prise de pitié pour cette pauvre mine tirée et pâlie :

— Vos vacances vous feront grand bien, je vous les souhaite très agréables.

— Je n'en ai pas de vacances, me répondit-elle.

Et sur mon exclamation de surprise, elle continua :

— Pas plus les autres que moi. On n'accorde jamais de vacances, ici. Il y a neuf ans que je suis au service des mêmes patrons sans avoir jamais obtenu vingt-quatre heures de repos extra. Je crains bien qu'il va me falloir partir, cette année, car je suis à peu près à bout de force...

Je renonce à vous décrire mon indignation

A quoi songe donc les patrons de ces établissements ? En négligeant d'être strictement humanitaires, ne font-ils pas encore un dommage sérieux à leurs propres intérêts ? Quel-

ques jours de délassement généreusement accordés, chaque année, disposeraient leurs subalternes, en renouvelant leurs forces épuisées, à ne les servir que mieux.

Quel cœur peut-on mettre à l'ouvrage quand, du matin au soir, sans autre horizon que celui de rayons, sans espoir de jours plus doux, on traîne des membres fatigués et usés ?

Tout bon et fidèle employé, qui a un an de service à son crédit, a droit à une semaine de congé. Je sais que ce système est en grand honneur dans les principales maisons de commerce de cette ville, telles que Hamilton, Carsley, Morgan, dans les bureaux et autres importants établissements.

Agir autrement, est une honte. Dès le mois de juin, l'an prochain, le JOURNAL DE FRANÇOISE tiendra une petite enquête à ce sujet et publiera la liste des magasins où l'on accorde des vacances à leur personnel aussi bien que les noms de ceux qui ne donnent rien.

Il faut que le règne du *sweating system* cesse. Si l'on n'obéit pas aux dictées de l'humanité, on ne restera pas sourd au cri du qu'en dira-t-on. La fin justifiera le moyen.

FRANÇOISE.

A sa douce mémoire.

Ma chère Directrice,

Hier, j'étais triste et rêveuse, j'avais de ces tristesses sans cause, de ces rêveries sans attrait où malgré toute votre volonté une puissance inconnue vous ramène sans cesse à la page sombre que l'on veut oublier. Je feuilletais en vain les auteurs que je préfère, sans pouvoir distraire ma pensée, lorsque soudain, mon attention fut captivée par la lecture d'une poésie de M. Arthur Charland, jeune poète plein de talents, qui s'exila, il y a quelques années, et qui est mort peut-être aujourd'hui, car sa famille après bien des recherches ignore s'il existe encore. Et je me disais, en lisant ces vers, dont la mélancolie trouvait un écho dans mon âme :

— Tu souffres, pauvre poète, parce que l'élévation de tes pensées te transporte toujours vers ces hauts horizons que l'être fini, hélas ! ne

peut atteindre qu'après de l'Infini ; et au fond de ton âme, qui gémit et qui pleure, se retrouve sans cesse, malgré les foules qui t'entourent, cette asphyxie angoissante du morne silence du désert. Tu te sens seul, inexorablement seul, au milieu d'un monde qui se meurt ; tu voudrais vivre d'une vie inconnue, dont tu as de vagues soupçons, et cette vie elle t'échappe, et l'univers n'est plus pour toi qu'une plaine aride, où pas un bruit, pas un souffle ne se fait entendre ; c'est le silence effrayant, c'est le vide avec ses vertiges, et tu demeures anéanti. Mais soudain, le Seigneur que tu pries a envoyé vers toi dans ta solitude amère, pour calmer les palpitantes angoisses de ton cœur, une céleste déesse, elle est descendue des voûtes éthérées, a posé ses lèvres vermeilles sur ton front brûlant, elle a murmuré de sa voix harmonieuse : " Regarde combien je suis belle et douce, appuie-toi sur moi, je suis celle qui soutient, qui console. Je suis tout, je suis la foi, je suis l'espérance, je suis l'avenir, cet avenir où les heures douloureuses sont bannies. "

Poètes, écrivains, rêveurs, vous qui sentez avec une acuité si intense les tristesses de la terre, combien plus que tout autre vous avez besoin que cette sublime déesse se penche vers vous pour vous faire entrevoir là-bas, au delà de la tombe les clartés éternelles !

Chère directrice, je transcris ici ces vers de M. Charland :

Je vous croyais, mon Dieu, de mes crimes
[lassé,
A vous, je renonçais, ô suprême espérance.
Le sombre désespoir sur mon âme en souff-
[rance
Avait jeté la nuit d'un lugubre passé.

Par un monde désert, je poursuivais ma
[route,
Affolé de douleur, ignorant où j'allais,
Je voulais fuir au loin, oublier que j'aimais,
Étais je sûr d'aimer ? Ai-t-on lorsqu'on
[doute ?

De mon sein un sanglot s'échappa déchirant...
[rant...
Eperdu, sur ma main j'inclinai mon front
[blême,
Une voix me criait : Doubter est un blas-
[phème,
Et soudain j'étreignis mon cerveau délirant.

Dans le fond de mon cœur, je n'osais plus
[descendre,
Il y faisait si noir, et je tremblais d'effroi ;
Car il ne restait plus au foyer morne et froid
Que des charbons éteints sous un montceau
[de cendre.

C'est alors, ô mon Dieu ! que j'accourus
[vers toi,
Et ton souffle divin fit jaillir l'étincelle.
Mon pauvre cœur sortit de sa mort éternelle
Eclairé du flambeau qui se nomme la foi.

J'ai pensé qu'il plairait à vos lec-
teurs de lire cette poésie, elle a eu
une si petite publicité qu'elle est
pour ainsi dire inédite, et ceux qui
l'ont vue une fois et en ont connu
l'auteur, la reliront sans doute, avec
plaisir.

ADELE BIBAUD.

Le Carnet intéressant

Après moi le déluge

"Paroles de Louis XV".

Ce monarque, sentant la monar-
chie crouler autour de lui, disait :
"Cela durera toujours autant que
moi, et "après moi le déluge".

Expression employée par les
égoïstes, les prodigues, les viveurs,
et ceux qui se moquent de ce qui
peut arriver à leur famille ou à leur
patrie après leur mort.

L'Arc d'Ulysse

"Tendre l'arc d'Ulysse."

Ulysse, fils de Laërte et roi d'I-
thaque, possédait un arc de fer, dont
la corde était faite d'un nerf de
bœuf. Pour se servir de cet arc, il
fallait être doué d'une force prodi-
gieuse, et Ulysse seul était capable
de tendre la corde.

Cette expression s'emploie, au figu-
ré, en parlant des qualités maîtres-
ses d'un individu regardé comme
étant le seul capable d'entreprendre
telle ou telle chose.

Nous en trouvons un exemple
dans l'épilogue de la "Némésis" de
Barthélemy.

Le champ de la satire est long à défri-
cher ;
Je remets mon carquois aux mains d'un
autre archer.
Qu'un heureux successeur descende dans
ma lice ;
L'arc que j'ai déposé n'est pas celui
d'Ulysse :
Tout jeune homme au doigt fort, qui sent
sa puberté
Comme moi peut le tendre au cri de
liberté.

Arsinoë

"Type féminin du Misanthrope de
Molière".

Arsinoë est une femme, sur le re-
tour, qui devient dévote et prude,
faute d'hommages.

Voici comment la traite Célimè-
ne, autre personnage de la comédie :

Elle est à bien prier exacte au dernier
point ;
Mais elle bat ses gens et ne les paye point ;
Dans tous les lieux dévôts, elle étale un
grand zèle ;
Mais elle met du blanc et veut paraître
belle.

La quantité des hommes qui sont
Arsinoë, en ce point, est plus gran-
de qu'on ne pourrait le supposer.

Au banquet de la vie, infortuné convive

J'apparus un jour et je meurs ;
Je meurs et sur la tombe où lentement
j'arrive
Nul ne viendra verser des pleurs.

D'aucuns prétendent que Gilbert,
mourant, écrivit ces strophes sur la
muraille, au chevet de son lit, à
l'Hôtel-Dieu.

Dans l'application, se dit de tous
les gens qui meurent jeunes, et qui,
même avec du talent, ne parvien-
nent pas à décrocher la timbale.

Augures ne pouvant se regarder sans rire

On dit, en parlant des spirites,
qu'ils ressemblent "aux augures qui
ne pouvaient se regarder sans rire".

Il est évident que deux individus
qui font de la prestigitiation, du char-
latanisme, spiritisme, etc., ne peu-
vent pas regarder sans rire.

Chez les Romains, les augures
étaient des prêtres chargés de prédire
l'heureuse ou la malheureuse issue
d'événements ou entreprises futures.
Ils observaient principalement les oi-
seaux. L'Asie-Mineure et la Grèce
pratiquaient ce genre d'exercice de-
puis la plus haute antiquité. On sup-
pose que la doctrine augurale vint
à Rome par la ville de Gabies, où
fut, dit-on, élevé Romulus. L'ensei-
gnement ne se conservait que par
traditions ; puis, du temps du père
des Grecques, il y eut des livres de
science augurale.

Le "Collège des Augures" s'es-

semblait le jour des nones de chaque
mois. L'augure dirigeait les citoyens
dans toutes leurs affaires publiques
ou privées. Comme ces augures
étaient des hommes relativement su-
périeurs, Cicéron disait que de son
temps, le paganisme était tombé
dans un tel discrédit, que "deux au-
gures ne pouvaient se rencontrer
sans rire".

Dans l'histoire ancienne de Philip-
pon et Daumier, on voit un dessin
représentant deux augures qui se
promènent sur la plate forme du
Temple, en se dirigeant l'un vers
l'autre ; ils se regardent avec le sou-
rire épanoui de la jubilation :

Les augures, dit-on, ne pouvaient s'abor-
der

Sans rire de leur fourberie,
Mais nos chevaliers d'industrie
Se traitent gravement et sans se dérider.
(VIENNET, fable nouvelle.)

Aux petits oiseaux, il donne leur pâture

Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

"Racine, (Athalie," acte II).

Athalie interroge le jeune Eliacin
sur la manière dont on l'instruit dans
le temple ; elle lui demande quel est
son Dieu ; l'enfant répond par les
deux vers ci-dessus, qui ont été pa-
rodiés par un homme de lettres, con-
temporain, de la manière suivante :

Aux petits des oiseaux, il donne leur
pâture
Et sa bonté s'arrête à la littérature.

LE CHERCHEUR.

Les membres de l'Association Ca-
tholique de la jeunesse canadienne-
française nous permettront, je l'espère,
de leur signaler les articles magni-
fiques du R. P. Vuillemet, publiés
dans *Le Rosaire*, de Saint-Hyacinthe
sur *La Mission de la Jeunesse Contem-
poraine*. Cette série de conseils, que
nous voudrions voir bientôt en vo-
lumes, est tout ce qu'il y a de plus
propre à donner une bonne direction
à la jeunesse et à la pénétrer du sen-
timent de ses devoirs et de ses respon-
sabilités. Sans compter que l'on trou-
ve un plaisir extrême et délicat à cette
lecture dont la rédaction, le style
sont à la hauteur de la science entraî-
nante et persuasive des Dominicains.

Vanille essence Jules Bourbonnière
se vend à \$1.00 et \$1.50 la livre fluide.
Tel. Bell Est, 1122.

LE COIN DE FANCHETTE

J.-M. — “On est prompt à donner aux choses une triste couleur.” Et l’on a tort, je vous assure. Comment avez-vous pu croire un instant que je vous aurais délibérément fait ce chagrin, vous qui veniez de m’être si agréable ? Mais, c’est fini, n’en parlons plus. J’admire votre talent sincèrement et vous estime de même.

Institutrice. — Cet incident historique dont les détails vous font défaut, me semble être l’histoire de cette jeune canadienne de l’Isle d’Orléans, qui, pour empêcher son amoureux de joindre une expédition commandée par M. de Frontenac pour aller combattre les Iroquois, imagina de répandre le bruit que des frégates anglaises avaient été vues en bas du fleuve et que Québec serait bientôt attaqué. Grande fut l’excitation dans la ville ; la jeune fille fut appelée au Château Saint-Louis, la résidence du gouverneur et soumise à un interrogatoire. Ne pouvant supporter le feu de tant de questions, elle se donna le démenti tant de fois, qu’on découvrit bientôt sa supercherie. On lui fit subir un procès, et elle fut condamnée à être battue de verges les épaules nues, par le bourreau, devant toute la ville. Voilà une bien grosse punition pour avoir péché par une imprudente tendresse. On n’aurait eu qu’à la marier à son amoureux, et c’en était fini des stratagèmes pour le garder auprès d’elle. A moins qu’elle n’aurait plus songé qu’à inventer des motifs qui l’éloignât... Tout est à prévoir en ce monde.

Clément Valryède. — Vous connaissez l’ingénieux procédé de cet annonceur qui, pour attirer l’attention de la clientèle féminine, avait mis en tête de son boniment : “Défense aux femmes de regarder !” Si la réciproque est exacte, vous pouvez espérer un grand succès.

Fémina. — Oh ! ma chère, toutes les femmes devraient se liguer contre l’alcool, par souci du bien général, si

elles n’ont point à s’inquiéter de la paix particulière de leur foyer. C’est une œuvre de salut public, une œuvre nationale, une œuvre humaine par-dessus tout. Donnez votre effort avec les autres. C’est par l’union qui est la force qu’on vient à bout de tout.

Laurent XVIII. — Et oui, en aurait-il coulé de l’encre sur ces Amants de Venise, — Vous me demandez une opinion difficile à donner sur un sujet comme celui-ci. Je hais pour ma part, ces fouilles dans le domaine de l’intime et ces expositions de linge sale. Mais je ne crois pas que ces héros eussent beaucoup souffert de la reproduction de leurs lettres, puisqu’ils m’ont donné l’impression d’avoir, l’un et l’autre, soigné leur style — et leurs sentiments peut être — en vue de la postérité. Ces mots : “la postérité jugera, la postérité répétera nos noms”, etc, indiquent qu’ils se doutaient un peu qu’ils posaient pour l’histoire. — Qui sait si cette idée n’était pas pour quelque chose dans l’exaspération de leurs phrases sentimentales ? Quand on souffre véritablement, on n’écrit pas sa douleur en vue de la génération qui va suivre. Ne nous attendrissons donc pas trop, Laurent, sur le sort de Lélia et de Lélian. Il est des misères humaines plus grandes, plus douloureuses encore autour de nous, dont nous ne nous doutons pas, et qui ont besoin de plus de sympathies.

Delcedomo. — Il faisait bien un peu chaud, mon ami, pour m’imposer votre manuscrit, surtout écrit dans cette mauvaise écriture dont vous avez conscience, puisque vous vous en excusez. Le travail est bon seulement il faudra renouer à l’ensemble quelques paragraphes qui semblent mis là un peu trop en arrière-pensée. Je les ai soulignés au crayon et vous renvoie le tout avec mes compliments. L’article sera certainement imprimé quand ces légères corrections seront faites.

Lola Montez. — Ne vous inquiétez

pas. Ces légers boutons qui vous ennuient beaucoup et gâtent votre teint disparaîtront facilement en les frottant avec le bout du doigt trempé dans le jus d’un citron que vous aurez exprimé dans une soucoupe — Si les rayons du soleil brûlent trop votre figure, vous ferez disparaître les rougeurs et les irritations par des lavages de jus de citron mêlé à quelques cuillerées de lait. Il faut n’user de ce remède pas plus que trois ou quatre fois par jour et à des intervalles assez éloignés.

Justine B. — Ne dites pas que je vous abandonnerai quand les autres vous abandonneront. C’est pourtant cet abandon des autres qui me fera m’attacher à vous davantage. La fidélité à mes amis, c’est tout ce que je puis leur offrir ; ils peuvent compter sur elle. — Ne vous préoccupez pas de Céline B. Je la ferai servir au même titre que vous. Amitiés encore. Je dois passer en votre ville à mon retour des vacances, vous serait-il agréable de me venir voir ?

Fleur de Lys. — Mais oui, je conseille le voyage à l’exposition de Saint-Louis ; il me semble l’avoir assez encouragé. Si vous êtes déjà allée à Paris en 1900, ce n’est pas la peine de vous déranger. Vous vous imaginez bien qu’on n’a pu faire à Saint-Louis mieux que là-bas. 2° La chaleur à Saint-Louis est intense, l’été, dit-on. 3° Vous pouvez faire arranger votre billet de manière à arrêter à Chicago et à Détroit, du moins par le Pacifique Canadien.

Lord Nevyl. — Je suis aise que vous aimiez les pièces de vers publiées dans le *Journal de Françoise*. Je puis bien vous avouer que je les choisis avec grand soin, d’entre les plus jolies.

Compliments affectueux à *Pervenche Tireli*, *Beau-Minois*, *Cécile C.* et *Ténébreux*, à qui je so haïte aussi de bonnes vacances.

Le Coin de Fanchette ne sera repris qu’en septembre, afin que puisse prendre quelques jours de repos, la pauvre

Propos d'Etiquette

D. — Un monsieur que je connais de nom, mais à qui je n'ai pas été présentée officiellement, a eu l'occasion dernièrement de me rendre quelques services à la campagne où je suis en ce moment. Puis je le salue quand je le rencontre dans mes promenades ?

R. — Certainement. Si ce monsieur avait attendu pour vous rendre les services dont vous me parlez que vous lui eussiez été présentée, vous pourriez mieux juger de la valeur d'une "présentation officielle" entre gens de bon sens.

D. — Dans une maison où l'on visite, est-il d'usage de laisser des pourboires aux domestiques ?

R. — Il est d'usage et d'un bon cœur aussi de rémunérer les domestiques qui ont eu à s'occuper plus particulièrement de vous, quand vous visitez dans une maison d'amis.

LADY ÉTIQUETTE.

Bibliographie.

L'Épopée Napoléonienne : *Le Retour des Cendres*, par E.-M. Laumann, 1 vol. de luxe. grand in-8° carré. H. Daragon, Éditeur, 30, rue Duperré, Paris. Prix 10 francs.

De nombreux volumes ont été publiés sur Napoléon et la Légende Impériale, mais aucun n'a encore été fait sur l'apothéose finale du grand Capitaine : *Le Retour en France de ses Cendres*.

Nous devons savoir gré à M. E.-M. Laumann d'avoir comblé cette lacune et d'avoir joint aux révélations et aux documents curieux dont son œuvre est pleine, tout une série de 96 illustrations d'après les documents de l'Époque et comprenant aussi bien les meilleures productions des artistes du temps que les images naïves et les plaintes qui berçaient l'âme populaire. Le texte clair, précis et coloré fait le plus grand honneur à l'écrivain de tant d'œuvres délicates et assure au *Retour des Cendres* un succès de lettres.

Reçu aussi *Napoléon, Homme de guerre*, par Arsène Houssaye de l'Académie Française, avec Eau-forte et Dessins par Charles Morel, édition illustrée superbe, en vente chez H.

Daragon, Editeur, 30, rue Duperré, Paris.

Nous accusons réception du premier volume de la troisième édition de *L'Oublié* de Laure Conan. Trois éditions en deux ans, voilà un franc succès de librairie à signaler. La nouvelle édition est ornée d'une gravure de la première messe à Ville-Marie, d'après le tableau donné à la cathédrale de Montréal par le gouvernement français. *L'Oublié*, comme on le sait, est un ouvrage couronné par l'Académie française. L'auteur l'a dédié à M. Kleczkowski, Consul Général de France à Montréal.

Nous sommes un peu en retard pour accuser réception du nouveau journal le *Bulletin de la Caisse Nationale d'Economie*, dont le premier numéro a paru avec la fête de la St-Jean-Baptiste. La Caisse Nationale d'Economie a tous nos suffrages et nous nous intéressons à ce qui peut directement ou indirectement en faire connaître à nos compatriotes le bon fonctionnement et les bénéfices. La Caisse, comme chacun le sait, assure à ses membres une rente viagère qui les mettra jusqu'à leur mort à l'abri du besoin. N'est-ce pas une œuvre utile et à encourager de toutes nos forces ?

Le Bulletin, entr'autres excellents articles du président de la Société de la Saint Jean Baptiste, M. le sénateur Béique, et du secrétaire-trésorier, M. Arthur Gagnon, publie la réponse de quelques-uns de nos écrivains distingués à la question suivante : " Quel est l'acte le plus patriotique dans l'histoire de la race française, au Canada ? " Le tout est très intéressant.

Une jeune fille bien recommandée désire une position de gouvernante ou d'institutrice dans une famille canadienne française ou anglaise. S'adresser à A. H. Bureau du Journal de Françoise, 80, rue St Gabriel.

Allez à Mille-Fleurs, allez aux sources de l'élégance et du bon goût. 1554, rue Ste-Catherine.

Citrons essence Jules Bourbonnière se vend à \$1.00 et \$1.50 le livre fluide. Tel. Bell Est 1122.

Recettes faciles

TARTES AUX FRUITS. — On peut conserver tout le jus du fruit dans une tarte en procédant de la manière suivante : Lorsque la tarte est complètement finie, avant de la mettre au four, insérez au milieu un tuyau de paille ou un petit entonnoir en papier. La vapeur produite par la cuisson s'échappera par cette cheminée improvisée et le jus restera dans la tarte.

CROQUETTES DE FRAISES. — Une demi chopine de riz cuit ; jaune de trois œufs, une grande cuillerée de sucre en poudre, une petite cuillerée de beurre ; battez en pâte ; mettez en boules ; placez une grosse fraise au milieu ; recouvrez bien ; trempez dans de la chapelure, puis dans le jaune d'œuf ; remettez dans la chapelure ; faites frire dans de la graisse. Ornez d'une papillote chacune.

COUPES DE FRAISES. — Faites prendre une glace aux fraises garnissez en des petites coupes, en laissant un vide au milieu, remettez sur la glace pendant deux heures ; démoulez et remplissez le milieu avec des fraises fraîches, recouvrir d'un dôme de crème fouettée.

SOUFFLÉ GLACÉ AUX ORANGES. — Une chopine de crème douce, une 1/2 chopine de jus d'orange, le jaune de 6 œufs, 1 livre de sucre et la moitié d'une boîte de gélatine. Trempez la gélatine pendant une heure et demie dans une tasse d'eau froide et ajoutez-y alors une tasse d'eau bouillante afin de la dissoudre complètement. Mélangez le sucre et le jus d'orange et fouettez la crème. Battez les jaunes d'œuf, ajoutez-y la gélatine à travers une passoire et glacez. Lorsque le mélange est bien pris, ajoutez-y la crème fouettée et mettez-le de côté pendant deux heures.

PUNDE & BOEHM

Coiffeurs, Perruquiers et Parfumeurs

2365 STE-CATHERINE Ouest

Pres de la rue Peel

MONTREAL

Ouvrages en cheveux artificiels de toute description, Coiffure de Dames, Teintures pour cheveux, Shampoo, Manicure, Cheveux brûlés, Massage du scalp. Toutes commandes pour ouvrages en cheveux reçoivent nos soins particuliers

JEAN DESHAYES, Graphologue

13 rue Notre-Dame, Hochelaga, MONTREAL

☀ PAGE DES ENFANTS ☀

Causerie

L'élevage de chèvres par la comtesse de la Boullaye au Château Fort des Béniquets.

Toute l'histoire des chèvres de la comtesse de la Boullaye est jolie et sensible comme un épisode des Géorgiques, c'est un chapitre d'économie rurale qui mérite d'être raconté.

La comtesse de la Boullaye devint orpheline presque en naissant. Une chèvre fut sa nourrice ; après lui avoir donné son lait, la bonne bête caressante fut la compagne de ses jeux et sa meilleure amie d'enfance. Venue en France après son mariage Mme de la Boullaye fut surprise, "plus que surprise, dit-elle, peinée, blessée" de voir la façon méprisante dont la chèvre était traitée. Et comme Ibnart de Plessis avait déjà dit : "Réhabiliter la chèvre c'est faire acte de justice," elle se mit à l'œuvre non sans rencontrer d'opposition, mais courageusement comme si elle acquittait une dette. Et voici les résultats de ce début, qui ressemble à un mythe grec

Il y a, au large du Morbihan à l'ouest de Belle-Isle, des îles singulières, si isolées et si sauvages, qu'elles ont gardé l'organisation et les mœurs du moyen âge. Dans la plus grande de ces îles, l'île d'Ibonat à l'extrême pointe nord ouest, rattachée à la terre par la route du *Cro-loo* des Loups, se dresse une forteresse féodale, le château des Béniquets. Six fois par mois un bateau apporte le courrier et repart le même soir pour Quiberon. C'est dans ces landes que la comtesse de la Boullaye voulut élever un troupeau de chèvres murciennes.

Elle veilla elle-même au soin du troupeau ; les chèvres bien soignées, loin de prendre la mélancolique apparence qu'on leur voit dans nos pays, gardèrent leur grâce et l'élégance de leurs mouvements "Audacieuses autant qu'affectueuses, et se sentant aimées, elles venaient de quelques

bonds légers, tête de côté et coquettes, chercher une caresse de la main même de ceux qui les dénigraient auparavant." Un de ces dénigriers, vaincu, ne s'est-il pas attaché à la grâce d'une de ces chèvres, au point de lui permettre de le suivre dans la maison et jusque dans sa chambre.

Mais surtout, Mme de la Boullaye voulait démontrer que comme bête de produit, la chèvre pouvait, ce sont ses propres termes, "rivaliser en beurre et en lait avec les produits des vaches des contrées les plus renommées." Elle installa donc une beurrerie, aussi parfaite et perfectionnée que possible, et elle obtint en effet un beurre fin, délicat, sans aucun goût fort, aussi doux que celui de la vache et sain au plus haut point ; la chèvre est presque entièrement réfractaire à la tuberculose ; il n'en est pas de même de la vache, et on prétend que la terrible maladie peut se transmettre par le beurre.

Du lait écrémé sont fabriqués des fromages de teinte rougeâtre. Ces produits sont exportés et ne suffisent pas aux commandes ; six fois par mois le domestique breton, lourdement chargé, traverse le pont-levis pour porter au bateau les colis de beurre et de fromage.

Ce n'est pas tout : les jeunes boucs, dans certaines conditions, ont fourni une viande de boucherie très délicate, plus fine que celle du mouton, et qui peut se conserver dans le sel. Ces mêmes boucs qu'on habitue au har nais, arrivent à être pour les enfants les bêtes de trait les plus faciles du monde.

Enfin, Mme de la Boullay ne s'est pas contentée de son troupeau primitif. En croisant les murciennes avec des races alpines et des boucs de Nubie, elle a obtenu une race particulière qu'elle a appelée la "race Ste-Geneviève."

Telle est l'œuvre entreprise. Si le cœur s'y intéresse, elle est aussi sérieuse et utile. Nous sommes loin de

Trianon. On a baptisé la chèvre d'un nom pittoresque : "la vache du pauvre." C'est faire le bien que d'y donner ses soins. L'élevage de la comtesse de la Boullaye a un vif intérêt scientifique. Mais en outre, il est déjà un bienfait pour l'île. Et c'était une raison de plus pour mériter le souci de celle qu'on a nommée "la reine de Ibonat"

L. M.

En vacances.

Il n'y aura pas de "page des enfants" dans le deuxième numéro du mois d'août du JOURNAL DE FRANÇOISE. Tante Ninette prendra ses vacances.

Petite poste en famille

Ta réponse *Jean-Paul* est arrivée trop tard pour être publiée. Merci tout de même de ton travail, cela montre que tu aimes l'étude et que tu cherches à t'instruire, ce qui est une grande marque en ta faveur.

Le pain de Saint-Antoine.

Monologue pour petite fille de sept à dix ans.

(Rose entre tenant un atlas, une géographie, un petit pain, une tablette de chocolat. Elle est fort embarrassée et laisse tomber à chaque pas son petit pain, puis la géographie, ramasse en laissant tomber son chocolat, elle a l'air mécontent et par'e à la cantonade.) Oh ! Mademoiselle, c'est très difficile à apprendre le nom de toutes ces mers !..

(Semblant écouter une réponse lointaine.) Comment dites-vous ? Oh ! la bonne volonté, la bonne volonté, ne donne pas la mémoire !.. Non, jamais je ne pourrai savoir cela pour midi.

(Elle avance vers une table qui se trouve en face du public, y dépose son atlas, géographie et déjeuner, puis s'assied sur la chaise qui est placée devant ce bureau improvisé, met ses

☀ PAGE DES ENFANTS ☀

coudes sur la table, la tête dans ses mains, et avec un air de révolte mutine.) Est-il possible, quand le soleil brille, quand les oiseaux chantent et que les fleurs sentent si bon, est-il possible, pauvre Rosette, que tu sois condamnée à apprendre par cœur les mers et les océans ? Faut-il que Mademoiselle soit sévère !... Oh ! certes, malgré son air doux, elle est très sévère, Mademoiselle.. Maman assure que c'est pour mon bien. (Avec un soupir et sans grande conviction.) C'est possible.

(Avec paresse.) Voyons donc cette leçon ?

(Elle ouvre son livre, le feuillet longtemps en tous sens ; avec ennui.) D'abord, je ne trouve pas la page... Ah ! si, la voilà ; la leçon était marquée d'avance. (Même manège pour l'atlas ; commençant à apprendre sa leçon sans avoir fait attention au déjeuner qui est posé près d'elle ; récitant) Les petites mers sont la mer... la mer Blanche... Voyons, où est-elle ? Ah ! je ne la trouve pas... Cherchons-en une autre, la mer... la mer Noire... Encore un nom de couleur ! c'est singulier, c'est donc l'exposition du blanc et noir ?

(S'arrêtant.) Tiens, une bête à bon Dieu. (La prenant sur sa main) Vole ! vole ! qu'elle est gentille, qu'elle est bien marquée, on la dirait en corail... Bon ! la voilà partie !

(Avec regret.) Tu es bien heureuse, te voilà dans les fleurs, tu n'as pas, comme moi, de leçon à apprendre.

(Se levant et se promenant de long en large.) Ah ! que je m'ennuie ! que c'est difficile !

(S'arrêtant, indécise.) Je ne voudrais pourtant pas manquer la promenade de tantôt, ni faire de la peine à maman, (Au public) car, vous savez, je ne suis pas méchante... seulement un peu paresseuse, (Avec malice.) un tout petit peu ! (Avec résolution.) Voyons comment faire pour apprendre cette affreuse géographie ? (Répondant à une question intérieure.)

Oui, oui, je sais, il faut de la bonne volonté, et pour cela il faut la demander... la demander à qui ? à quel grand saint vais-je m'adresser pour retrouver cette bonne volonté (Avec confiance.) que j'ai certainement perdue ? (Cherchant.) A Saint-Jean non ce n'est pas lui ; à Saint-Joseph, non ; ah ! je sais ! je sais ! à celui qui fait retrouver ce qu'on a perdu, à Saint-Antoine de Padoue !

(Joignant les mains avec dévotion.) Saint-Antoine, faites-moi retrouver ma bonne volonté et mon application et je donnerai...

(S'arrêtant et à elle-même.) Je n'ai pas d'argent.

(Cherchant.) Je donnerai quoi, alors ? (Trouvant) Ah ! j'y suis :

(Reprenant son invocation bien pieusement.)—Je donnerai au vieux pauvre qui attend toujours à notre porte le pain et le chocolat de mon déjeuner, il est tout en fier, mon déjeuner, et j'en ferai volontiers cadeau au vieux pauvre pour savoir mes leçons, pour que Mademoiselle ne gronde pas et surtout, oh ! surtout ! pour que petite mère m'embrasse et dise : "—C'est bien."

(Pensive, elle marche à pas lents, traversant plusieurs fois la scène ; rayonnante.) Merci Saint-Antoine, vous m'avez envoyé une bonne idée, je vais aller auprès de ma chère maman ; quand je suis embarrassée, c'est toujours près d'elle, mon bon ange, comme l'appelle Bonne Amie de *La Poupée modèle*, que je vais chercher du courage ; j'ai retrouvé ma bonne volonté et je vais apprendre ma géographie auprès d'elle.

(Joyeuse en frappant des mains.) Alors j'irai me promener et personne n'aura de chagrin ; quel bonheur ! (S'arrêtant.) Mais, avant tout, allons faire l'aumône au vieux pauvre ; juste, le voilà. (Sentencieuse.) Il faut toujours tenir les promesses que l'on fait à Saint-Antoine, ne l'oubliez jamais, mesdemoiselles.

A. CARPENTIER.

Mots pour Rire

On a donné un gâteau à Paul et à sa petite sœur.

Paul ne fait qu'une bouchée du sien, et, tout bas, à sa mère :

—Dis à Jeanne de me donner son reste...pour lui apprendre à avoir bon cœur.

— Une ancienne cantatrice, qui a perdu la voix, se livre maintenant au spiritisme.

—Quelle singulière idée ! fait le compositeur M...

—Pas du tout, réplique D. P... C'est pour retrouver son médium.

— On parle d'un léger tremblement de terre qui a mis en émoi une petite localité environnante.

—Vous devez avoir joliment eu peur ? dit quelqu'un.

—Peur, oui, sans doute, mais la terre tremblait encore plus que nous !

— Toto se promène à la campagne. Il aperçoit un âne.

—Papa, est-ce que l'âne a quelque fois mal aux dents ?

—Assurément.

—Eh bien ! il doit lui en falloir du coton pour remplir ses grandes oreilles.

— Papa surprend Bébé au moment où il griffonne sur son papier à lettres.

—Que fais-tu ?

—Je t'écris.

—Mais tu ne sais pas écrire ?

—Si.

—Alors, lis-moi ce que tu m'écrivais

Bébé reste un instant confus ; mais se remettant :

—Voyons, p'pa, c'est pas ceux qui écrivent les lettres qui doivent les lire : c'est ceux qui les reçoivent... alors, lis toi-même.

—Maman, donne-moi un autre bonbon, j'ai perdu le mien.

—Où cela ?

—Dans mon estomac.

Une Reine des Fromages et de la Crème

XXIII

M. BASILE ROCKINGHAM.

(Suite.)

—Il ose douter de mon amour, quand je lui ai fait le sacrifice de mon propre mariage. Car il faut que je le dise enfin, j'ai désiré le dire si souvent... Basile ce sacrifice, a été l'erreur de ma vie. J'étais folle quand je l'ai fait... Je n'ai jamais été heureuse un seul instant depuis. J'aime titres et richesses, mais ces vingt années m'ont appris que je ne les aime pas autant que je vous aime, vous. J'ai peur de la pauvreté et je redoute la gêne, mais elles ne sont rien auprès du malheur de vivre sans vous. Si nous étions comme il y a vingt ans et que vous me parliez comme jadis de la nécessité d'un mariage d'argent, je n'écouterais pas vos raisons je m'attacherais à vous en dépit du monde entier, en dépit de vous-même, je vous fermerais la bouche avec mes baisers, et je vous dirais que je préfère aller mendier avec vous jusqu'au bout du monde plutôt que de devenir la femme d'un autre. Voilà ce que j'aurais dû vous dire alors, et ce qu'aujourd'hui, Basile, je vous crie... je vous crie... je vous crie!

Et elle s'attacha à son bras et le secoua avec une force qu'il n'eût jamais soupçonnée en elle.

M. Rockingham était stupéfait... Était-ce bien là Charlotte? Pour la première fois de sa vie, il se sentit presque humilié devant elle. Il n'avait rien à répondre et un silence se fit.

Ce silence sembla avoir convaincu Lady Nevill plus que tous les arguments du monde. Il s'opéra en elle le même changement qu'en lui, tout à l'heure.

—Elle devient dangereusement calme, pensa M. Rockingham en remarquant l'éclat d'acier de son regard.

Ce fut d'une voix dure, sifflante qu'elle lui dit:

—Ainsi, vous êtes résolu à épouser Ulrique Eldringen?

—Je suis résolu à essayer.

—Et si je vous dis qu'il est en mon pouvoir de vous en empêcher?

—Comment cela? — demanda-t-il d'un ton glacial.

—Je possède, — dit-elle, avec une prudente lenteur, — un renseignement tel que s'il me plaisait de le divulguer, je vous affirme que vous n'épouseriez pas Ulrique Eldringen.

—Comment vous êtes-vous procuré ce renseignement?

—C'est mon secret.

—Je ne crois pas aux secrets et je vous défie d'en traverser mon mariage.

—Ne me défiez pas!...

Elle le regarda un instant d'un air hésitant, puis elle jeta les yeux autour d'elle avec cette même expression de terreur qui y avait lui déjà une fois; enfin elle hochait la tête.

—Non, je ne peux pas vous le dire.

—Est-ce quelque chose sur elle... je veux le savoir!

Elle le sentit jaloux et sourit amèrement.

—Je ne vous le dirai pas!

Il la saisit brutalement par le poignet.

—Je veux le savoir! — répéta-t-il.

—Oh! Basile! — dit-elle d'une voix étouffée, en se courbant sous son étreinte.

—Oh! Basile... pitié!

Ses doigts serrèrent un peu plus fort.

—Charlotte, répondez-moi!

—Ah! vous me faites mal... Non, cela n'a rien qui se rapporte à sa vie antérieure... je le jure!

—C'est bien, dit-il en la lâchant.

Et sans même jeter un regard vers Charlotte, il sortit.

XXIV

LA BRÈCHE

C'était une des plus fortes marées de l'année. M. Bolt, le vieil ingénieur, s'était fixé ce jour-là pour livrer à l'Océan la suprême bataille: il voulait que son ennemi fût dans toute sa puissance pour que sa victoire, à lui, fût plus éclatante et définitive.

Il était neuf heures du soir environ. La brise soufflait "fraîche", comme disent les marins, c'est-à-dire forte, et venait droit du large. Le ciel était pur et les étoiles scintillaient.

Sur la digue, un groupe de trois personnes se tenaient immobiles: Ulrique, madame Byrd et M. Rockingham, arrivé depuis dix minutes à peine.

Au pied de la digue, chevaux, chariots, tous se croisaient et s'entre-croisaient, avec des heurts, en une précipitation fiévreuse, et M. Bolt, l'œil en feu, ses dernières instructions données à ses sous-ordres, se tenait, — bras croisés, ses cheveux blancs emmêlés par les rudes rafales de la brise de nuit, — droit et raide sur le remblai qu'élevaient de minute en minute des centaines de bras.

Tout à coup, Mme Byrd fit un geste de surprise et, tirant d'un petit cri Ulrique de son mutisme contemp-
platif:

—Voyez donc!... Je ne me trompe pas... Là, tout près, sur le marais... Dieu du ciel! c'est une visiteuse qui nous arrive!

—Une visiteuse... — fit Ulrique incrédule. — Qui cela pourrait-il être?

—Je ne puis distinguer encore... mais sûrement ce n'est pas une paysanne...

—Oui, vous avez raison, dit Ulrique, qui avait regardé avec indifférence et qui aussitôt ramena son attention sur le grand spectacle si captivant de cette lutte de l'homme contre la nature.

Mais Mme Byrd n'avait pas l'âme si haute et sa curiosité était vivement sollicitée par l'apparition de la nouvelle venue. Rockingham, de son côté, ne s'y intéressait pas moins, mais pour d'autres raisons que ne pouvaient connaître ses compagnes. Aussi fut-ce avec moins d'étonnement que de contrariété qu'il s'écria quelques instants après :

—Mais c'est Lady Nevyl!

Cette exclamation attira de nouveau l'attention d'Ulrique.

—Oui, vraiment, c'est Charlotte. Elle avait pourtant absolument refusé de venir avec nous.

—Un télégramme, peut-être,—suggéra Mme Byrd,—ou bien la maison brûle.

—Oh! non, la maison ne brûle pas,—dit Rockingham d'une voix aigre.—Lady Nevyl a seulement changé d'idée comme de coutume, voilà tout.

Charlotte à pas pressés arrivait au pied de la digue.

—Est-ce un incendie ou un télégramme?—lui cria Mme Byrd, qui tenait à son idée.—Ne nous laissez pas dans les transes... répondez!

Charlotte parut n'avoir pas entendu, ce qui était fort possible, étant donné la force de la brise et le bruit des pelles, des brouettes et des tombereaux: elle avait cependant entendu, mais son esprit égaré ne pouvait trouver une réponse plausible.

Quand Rockingham était sorti du salon, elle était demeurée un long moment à la même place, en une rigidité de statue; mais au bruit de la porte du vestibule se refermant sur Basile, un déchirement s'était fait en elle, et elle était tombée en sanglotant sur un siège.

Quand les larmes eurent dégagé son cerveau, elle put penser et une idée fixe s'empara d'elle. Basile était parti après l'avoir maltraitée brutalement! Basile en ce moment s'éloignait du Château Neuf, il allait là-bas, à la digue, vers elle, il allait lui demander de l'accepter pour époux!... Lui!... Elle!... Et elle était encore là, sans agir, elle, la fiancée repoussée! Et elle ne se jetterait pas entre elle et lui pour empêcher la consommation de son malheur, pour se dresser entre la sollicitation et l'aveu!

Son regard avait lancé un éclair; elle s'était levée toute droite et, courant à la cheminée, avait sonné avec violence.

Au valet qui parut, elle avait crié:

—Une voiture... n'importe laquelle... la mienne, puisque les chevaux doivent être restés à moitié harnachés... mais vite... vite!...

Le domestique stupéfait avait couru aux écuries et dix minutes plus tard la voiture se rangeait au bas du perron. Charlotte y attendait, frémissante, et s'y précipita.

—A la digue, vite, vite!—jeta-t-elle au cocher.—Il n'a que trop d'avance.

Rockingham aussi avait fait diligence, et il s'en fallait qu'elle l'eût précédé au marais, ainsi qu'un moment elle en avait nourri l'illusion. De bien loin, elle avait reconnu sa silhouette se détachant sur l'ombre même; mais, en même temps, elle avait constaté que Mme

Byrd ne s'était pas éloignée d'Ulrique, et ce lui fut un soulagement, si faible qu'il fût. Alors, elle avait cessé de courir, son sang avait bouillonné avec un peu moins de violence, et elle avait atteint le pied de la digue.

L'interrogation de Mme Byrd, en tinte à son oreille lui avait soudain mis dans l'esprit une angoisse d'un autre genre: elle avait couru jusque-là sans autre idée que d'arriver vite; maintenant qu'elle était au but, elle se demandait pour la première fois ce qu'elle allait dire et ce qu'elle allait faire... Mais qu'importait après tout? Elle était là; tout devenait secondaire... Elle était là, c'est vrai, mais brisée de corps et d'esprit, et il lui fallut faire des efforts surhumains pour trouver le courage et la force de gravir les terres friables.

A ce moment, elle entendit distinctement Mme Byrd dire à Rockingham:

—Eh bien, n'allez-vous pas offrir le bras à Lady Nevyl pour monter?

Seul spectateur masculin présent, le diplomate ne pouvait esquiver ce devoir de stricte politesse. Il s'exécuta donc, et c'est appuyée sur l'homme qu'elle adorait, et qui la trahissait avec un si parfait cynisme, que Charlotte parut au sommet de la digue. Au même moment, elle tressaillit; elle n'était pas préparée à se trouver si près de l'eau, que le vent soufflant droit du nord-ouest avait poussée à l'assaut de l'ouvrage de terre plus vite que ne l'eût fait le seul effort de la marée. Devant elle, la digue n'émergeait pas à plus de huit ou dix pieds au delà de la vaste étendue des vagues tumultueuses à la crête d'écume.

—Enfin, nous direz-vous ce qui est arrivé?—demanda la curieuse Mme Byrd à Charlotte, toujours suspendue au bras de M. Rockingham, pour résister sur cette étroite chaussée aux impétueuses attaques du vent.

—Rien,—dit-elle d'une voix étouffée,—rien n'est arrivé. Je... je m'ennuyais seule; voilà tout... et j'ai pensé, la soirée étant si belle...

Elle ne put terminer la phrase. Était-ce le vent qui lui coupait ainsi la respiration?

—Belle!... parlons-en!—cria Mme Byrd.—C'est bien une faveur spéciale de la Providence si nous ne gisons pas encore au pied de cette digue! Il faut que vous ayez le diable au corps pour être venue, pouvant rester tranquillement à l'abri derrière les bons murs du Château, et, y étant, pour trouver de l'agrément à avoir ainsi la figure coupée en quatre!

—Il fallait que je vienne,—dit Charlotte d'un air vague.

—Mais... votre rhume?

—Il fallait que je vienne, répéta Lady Nevyl.

Elle regardait anxieusement Ulrique: évidemment rien n'avait eu lieu encore entre elle et Basile; la présence de Mme Byrd devait avoir empêché celui-ci de parler.

Elle regarda de côté Basile, et, épouvantée, recula, quittant son bras, non qu'il lui eût rien dit, mais la sombre colère de ses yeux sous ses sourcils froncés la terrifiait.

Mme Byrd s'était retournée vers Ulrique.

—Vraiment, c'est à ne pas tenir ici,—lui dit-elle.—Si ce vent continue à s'élever, je préfère m'en aller. En attendant, ma chère enfant, descendons nous abriter derrière la digue, je vous en conjure.

—Oh! pas encore!—s'écria Ulrique avec vivacité.—J'aime ce vent, c'est pour lui plus encore que pour la brèche que je suis venue.

Et elle tendit plus avant vers la mer, avec délices, son beau visage tout humide de l'embrun impalpable, ses cheveux noirs à demi dénoués où elle avait piqué un œillet de mer tardif, un des derniers qui auraient fleuri dans ce marais, sur lequel auraient passé, dans quelques années, la charrue et la herse, violant la sauvagerie de la grande nature.

—Oh! comtesse!—s'écria Rockingham,—je vous en conjure, ne vous tenez pas si près du bord.

Il y avait une telle anxiété dans sa voix que Charlotte en ressentit un froid au cœur.

—Oh! monsieur Rockingham,—dit en riant Mme Byrd,—que vous voilà soudain devenu craintif! Vous savez bien que si nous glissons là-dedans, tout le drame se réduirait, très désagréablement, je le reconnais, à un prosaïque bain de pied.

—Pas tout à fait, ici, du moins,—rectifia sérieusement Ulrique en se reculant.—Là-bas, où se trouve ce bateau, oui, mais vous oubliez que nous sommes sur ce qui était une brèche hier, et que, là, devant nous, se trouve ce que M. Bolt appelle la gouttière, c'est-à-dire que le sable y est creusé par le refoulement des lames à une profondeur de dix ou douze pieds au moins.

—Dix ou douze pieds,—fit brusquement Charlotte, qui s'avança pour plonger son regard dans l'eau mouvante, avec bien moins de précautions que n'en avait pris Ulrique.

—Raison de plus pour ne pas rester là,—s'écria Mme Byrd.—Allons voir travailler là-bas; d'autant que le vent m'a l'air de tourner à la tempête et qu'il ne serait pas désagréable de s'asseoir un moment à l'abri de quelque tombereau.

Sans attendre de réponse, elle descendit lestement le remblai de terres rapportées. Ulrique la suivit plus lentement. Il y avait dans les manières de Charlotte quelque chose d'étrange, de saccadé, qui l'intriguait et qui l'inquiétait aussi, car son cœur était bien changé depuis sa récente visite aux Villas Cheesley. Elle sentait que, pour une cause qu'il lui était impossible de soupçonner, Basile ne lui ayant pas encore parlé, cette malheureuse femme traversait une crise de souffrance et qu'il ne fallait pas l'abandonner. Ce fut avec elle et Rockingham qu'elle arriva sur le théâtre du grand travail.

L'instant critique approchait. La marée atteignait son plein et une demi-heure de lutte gigantesque allait s'écouler avant que la mer "étale" se mit à baisser avec le commencement du jusant. C'était pour tous, acteurs et spectateurs, trente minutes de poignante anxiété. En raison du peu de largeur du chantier, quatre-vingts travailleurs seulement pouvaient se rendre utiles; les cen-

taines d'autres, les mains dans leurs poches, la pipe à la bouche, suivaient le travail avec un intérêt haletant.

M. Bolt lui-même, l'âme et le cœur de l'œuvre, n'aurait plus la bouche que pour de rares ordres exécutés aussitôt que donnés. En haut, debout sur la digue, les vêtements trempés par l'écume salée, il comptait les secondes, ne pouvant les hâter, suivant d'un œil, tour à tour triomphant ou inquiet, les tombereaux et les brouettes qui venaient d'instant en instant grossir le rempart opposé à la pression désordonnée et terrible des flots.

—Oh!—disait Ulrique en sa fièvre de lutte,—si on pouvait seulement aider! Je suis si forte, moi!

Enfin, la dernière demi-heure, demi-heure éternelle, s'acheva; la mer commença à baisser. M. Bolt remit sa montre dans sa poche, respira longuement, les narines dilatées, une expression de triomphe dans le regard, et descendit de la digue.

Ce fut le signal d'un enthousiasme général; on battit des mains, les outils abandonnés, à l'exception d'une forte escouade de terrassiers, qui par prudence fut laissée sur le chantier. Tous ces hommes, débarrassés de leur oppression, tous ces vainqueurs se mirent à causer bruyamment avant de retourner chez eux. M. Bolt s'avança vers Ulrique et, d'un ton ému et solennel, annonça laconiquement:

—La digue est terminée, comtesse.

Puis, cet homme de fer alla, brisé, s'asseoir sur une brouette retournée, tandis que, groupe par groupe, les ouvriers se dispersaient dans l'obscurité. Ulrique elle-même semblait partager la sensation de détente et de lassitude de tous. A l'exemple de l'ingénieur, elle s'assit sur une des brouettes éparses de tous côtés. Mme Byrd la quitta pour aller féliciter l'ingénieur, et M. Rockingham poussa un soupir de soulagement. Enfin l'occasion se présentait de parler à Ulrique. Charlotte, il est vrai, était là, debout, à un pas ou deux de la brouette sur laquelle la comtesse était assise; mais Rockingham connaissait l'étendue de son pouvoir sur cette femme et savait que, quelque torture qu'elle endurât, elle n'oserait jamais agir contre sa volonté nettement formulée. Le châle de Lady Nevyl étant justement à demi tombé de ses épaules, il s'approcha d'elle sous prétexte d'œuvre serviable, et lui dit rudement à l'oreille:

—Laissez-moi seul avec elle.

Charlotte frissonna de tous ses membres, mais ne se révolta pas.

—Où dois-je aller? murmura-t-elle d'une voix désespérée.

M. Rockingham fut sur le point de lui répondre: "Au diable, si vous voulez!" mais il se contenta et dit seulement:

—N'importe où... Tenez, allez trouver Mme Byrd. Il faut me laisser seul avec elle. Vous comprenez?

(A suivre)